

faitement raison). Je vais cependant prouver que la société n'a pas médité sérieusement cette résolution soudaine dont les conséquences fâcheuses rejaillissent sur toute une population, car j'ai en main une liste de la paroisse et du village de St.-Eustache, qui fournissaient trente-trois abonnés à la "Revue Agricole." Alors, puisqu'une seule paroisse donnait trente-trois abonnés et pouvait à elle seule placer les vingt numéros de la société, comment se fait-il qu'en réunissant huit grandes paroisses on allègue que vingt numéros est un nombre trop considérable ? Voilà, M. le Rédacteur, un problème que je ne veux pas résoudre.

On pourrait croire que messieurs les anciens directeurs ont commis cet acte regrettable sans s'enquérir sérieusement sur sa vraie portée, et que s'ils y avaient pensé mûrement et plus d'une fois, ils n'auraient pas voulu préjudicier ainsi les intérêts du comté, en le privant de recevoir le seul journal agricole publié dans le district de Montréal, et voué aux intérêts particuliers de la classe agricole.

Sachons donc mieux apprécier les sacrifices et le dévouement des quelques personnes in truites, qui consacrent leur jeunesse et leur fortune afin d'aller puiser dans les pays étrangers la théorie pratique d'un état si négligé et si peu considéré dans notre jeune pays, respectons donc le haut motif de ces quelques hommes qui ont entrepris la tâche ardue de réhabiliter notre position d'agriculteurs et ne soyons donc pas assez méconnaissants du mérite de leur action en leur suscitant des déboires et du dégoût : Ce n'est pas ainsi que l'agriculteur réussira à établir la place distinguée qu'il a droit d'avoir au premier échelon des positions sociales, s'il rejette les moyens de s'instruire et s'il n'a pas le patriotisme de soutenir le seul organe qui comprend et défend ses intérêts.

Je m'arrête ici, M. le Rédacteur, car ce serait faire injure à la population agricole du comté des Deux-Montagnes, que de lui supposer une opinion si désavantageuse ; et je termine cette trop longue correspondance qui m'a entraîné malgré moi dans des particularités bien détaillées, en en appelant à la sagesse de messieurs les Directeurs nouveaux, qui s'empresseront, j'en suis convaincu, de souscrire à la "Revue Agricole," afin de ne pas priver plus longtemps les agriculteurs désireux de s'instruire, d'avoir l'avantage de recevoir ce journal auquel ils attachaient une grande importance, et qu'ils soient certains qu'en remédiant à cette

lacune ils rencontreront l'approbation générale du comté des Deux-Montagnes.

UN AGRICULTEUR.

LES OISEAUX.

Les services qu'ils rendent à l'agriculture.

LUSIEURS agriculteurs nourrissent un préjugé qui, dans bien des cas, les portent à agir contre leurs véritables intérêts. Suivant eux, les oiseaux sont les ennemis les plus à craindre pour les moissons. Comme conséquence de cette fausse persuasion, on travaille activement à les éloigner ou les détruire. Tous les moyens sont mis en œuvre pour arriver à ce but.

Mais que fait-on en agissant ainsi ? On massacre, on tue nos véritables amis, nos défenseurs naturels, pour donner champ libre à une foule d'ennemis de tous noms, de toute espèce.

Un agronome français disait, avec la plus grande vérité :

"Faites disparaître les oiseaux de la terre, et au bout de quelques années, vos champs, vos jardins seront entièrement dévorés par les insectes qui se multiplieront si prodigieusement qu'ils dévoreront sous vos yeux jusqu'à votre dernière bouchée de pain."

En France, nous ne savons trop à quelle époque, l'autorité avait offert des primes aux destructeurs de moineaux. Chacun fit tellement et si bien, que dans peu d'années les moineaux étaient entièrement disparus. Quel fut le résultat de cette destruction générale ? Ces oiseaux furent promptement remplacés par des légions d'insectes qui menaçaient tout le royaume français d'une ruine complète. On s'empressa, au moyen d'une prime encore, de réparer les conséquences fatales de cette expérience. On récompensait largement ceux qui travaillaient à la propagation des moineaux.

Voici une autorité d'un grand poids, en faveur de la protection des oiseaux. M. Baxton, dans son *Histoire naturelle de la Pennsylvanie*, fait ressortir avec beaucoup de sagacité l'utilité des oiseaux !

"Un très-petit nombre d'entre eux, dit-il, sont nuisibles aux récoltes ; les seuls que nous connaissons sont les corbeaux et les pigeons ; et même, ils dévorent dans les champs cultivés, autant de semences d'herbes nuisibles aux récoltes que de grains confiés à la terre. Quant aux autres, un examen attentif démontre leur grande utilité.

"Tel oiseau, vu à quelque distance, paraît occupé à dévorer les grains dans-